

LES ANNONCES SONT REÇUES : A MARSEILLE : Chez M. G. Allard, 10, rue de la République, 10, rue de la République, 10, rue de la République. A PARIS : A l'Agence Havas, place de la Bourse, 8.

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Vendredi 11 Octobre 1918
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE
Bureaux à Paris : 10, rue de la Bourse
43^e ANNÉE - 10 cent. - N° 45.223

Leur Âme

M. Max de Bade, chancelier allemand, paraît-il fut sensationnel. Le formidable fracas de l'offensive de paix de ces derniers jours se répète en nombreux échos dans le monde entier, pendant que les gouvernements alliés de l'Entente, prenant le temps d'une réflexion suffisante, préparent les réponses nettes, fières, dignes des peuples qu'ils représentent, capables d'assurer à l'humanité aujourd'hui étonnée, un avenir de paix ininterrompue et féconde.

Au surplus, n'a-t-il pas été dit que la paix prochaine est la propre affaire des peuples eux-mêmes ? La question se pose donc devant l'opinion publique, en même temps que devant nos gouvernements, et chacun de nous a le devoir rigoureux de donner son avis.

Nous le donnerons sans hésitation, froidement, sans nous laisser emporter par la haine, traduisant une sorte de verdict de notre conscience émanée.

Nous sommes en présence de propositions de paix, nous autres qui n'avons jamais voulu la guerre, nous qui avons été attaqués avec la barbarie la plus odieuse par un ennemi que nous n'avions pas provoqué. Et celui qui nous propose le feu de la guerre encore sur nos villes, nos champs, nos villages, qu'il dévaste et qu'il incendie !

Si Baptistin, le paisible jardinier de la Panouse, avait vu, tout d'un coup, les planches de légumes de son jardin envahies, pillées, son poulailler vidé, son modeste canin menacé, sa famille maltraitée par les nerrets, si, s'étant armé du vieux fusil de chasse, et s'étant d'abord défendu lui-même, bravement, il avait vu venir à son aide les bons et courageux voisins ; si, d'autre part, les nerrets, étonnés de ce changement de spectacle, se sentant cernés, à leur tour en péril extrême, et encore chargés de butin, offraient la paix à Baptistin. Non ! mais l'entendez-vous ?

...O capouins, ô gueusas, voulez quitta aqelet cavo ! voulez mi garça lou camp ! ...O marriars !... ô couteurs !

C'est ainsi qu'aurait répondu notre compatriote et le paix se conclurait à la gendarmerie du Prado.

Les Prussiens nous offrent la paix, mais il n'y a pas encore les gendarmes internationaux que nous donnera la Société des Nations. Nous sommes moins favorisés que Baptistin de la Panouse. Tout de même, avant de nous demander s'il y aura lieu de nous venger ou de faire un grand acte de sublime générosité, il y a des matières de prudence, plus unis que jamais avec nos alliés invincibles, à jeter dehors, sans ménagements, l'immense vermine qui souille encore notre pays.

Nous aurons ensuite sous quelle forme la conversation pourrait être engagée.

Dans notre vie quotidienne, lorsqu'il s'agit de nos intérêts de famille, de conventions commerciales, industrielles, il nous arrive d'éprouver une répugnance profonde à traiter avec certains individus, à nous engager avec eux dans des marchés, dans des affaires quelconques, parce qu'ils nous apparaissent dangereux par leurs attitudes, la mauvaise foi dont ils ont donné, par ailleurs, des témoignages, parce qu'ils sont suspects, quel !

Notre gouvernement se trouve en présence des Prussiens faisant des offres. Méfiance !

Clemenceau, vers lequel monte le gloire pur d'avoir organisé la victoire, d'avoir doublé par sa propre confiance indomptable, par son courage sans bornes, la confiance, le courage du pays ; Clemenceau, qui depuis des mois, au milieu des peuples, le plus vieux des peuples lui-même, défie et souriant la mitraille ennemie, saura, aujourd'hui, répondre aux propositions suspectes du kaiser, de Max de Bade et autres poissons sanglants de l'Allemagne, comme il répond à leurs coups de canon.

Où, la France veut la paix, mais elle s'imposera, dès maintenant, toutes les mesures de prudence nécessaires au moment où elle entre en négociations avec l'Allemagne, dont l'âme actuelle n'est que pourriture et ignominie, dont tous les gestes sont commandés par une lâche cupidité, une férocité de bête de proie.

Et ces mesures de prudence prises, le remboursement intégral assuré de toutes les pertes, de tous les dégâts matériels subis par nous au moment de la signature d'un contrat définitif, qui de nous pourrait regretter, s'étonner que notre nation, se succédant à elle-même dans tout un passé de grandeur morale, de dignité chevaleresque, se refuse à imposer aux vaincus, quel que soit le dégoût qu'ils nous inspirent et les humiliations qui souillent pour toujours un peuple, et des conditions matérielles telles qu'il en resterait terrassé pour sa vie à venir ?

Il est certain que, par respect pour la France, dont la beauté sereine illumine l'histoire du monde à travers les siècles, nous devons laisser aux misérables agresseurs de 1914 les moyens de revenir à eux-mêmes, de se régénérer au grand souffle de liberté qui s'élève déjà irrésistible contre

TRIBUNE LIBRE

Propos de Guerre

Un lecteur m'écrit : « Vous dites parfois des choses justes, mais cela finit toujours par un plaisanterie. On ne sait jamais si vous parlez sérieusement, ce qu'il faut penser de ce que vous écrivez. »

Voilà un reproche bien surprenant. D'ordinaire, on ne se plaint que des gens qui sont trop sérieux.

Les gens sérieux, sont-ils les pontifes, ceux qui usent du style noble et de la langue qui gonflent leurs joues pour faire croire que c'est eux qui font le vent ?

Alfred de Vigny a dit que tout Français naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville. Il y a peut-être là un peu de dépit, car l'auteur de *Chatterton*, malgré son admirable talent, n'était pas un auteur gai.

Castigat ridendo mores. La devise d'Arlequin est la bonne devise à écrire sur une toile de théâtre, et qu'est-ce qu'un journal, sinon une espèce de guignol.

Les marionnettes n'ont que faire d'être tragiques. Il suffit qu'elles amusent en faisant un peu. Et puis, qui, la vie n'est déjà pas si folichonne, avec son cortège de maux qu'on est bien obligé de prendre au sérieux.

Tout, hormis la mort, peut être traité sans maussaderie.

A cette époque d'artillerie lourde, de lourdes charges, de lourdes erreurs et de lourde germanisme menaçant succéder une période de légèreté. L'homme fera place à la comédie, la redingote cédera le pas au veston. La disparition du chapeau haut de forme est un signe des temps.

Après cette époque d'artillerie lourde, de lourdes charges, de lourdes erreurs et de lourde germanisme menaçant succéder une période de légèreté. L'homme fera place à la comédie, la redingote cédera le pas au veston. La disparition du chapeau haut de forme est un signe des temps.

Notre gouvernement se trouve en présence des Prussiens faisant des offres. Méfiance !

Clemenceau, vers lequel monte le gloire pur d'avoir organisé la victoire, d'avoir doublé par sa propre confiance indomptable, par son courage sans bornes, la confiance, le courage du pays ; Clemenceau, qui depuis des mois, au milieu des peuples, le plus vieux des peuples lui-même, défie et souriant la mitraille ennemie, saura, aujourd'hui, répondre aux propositions suspectes du kaiser, de Max de Bade et autres poissons sanglants de l'Allemagne, comme il répond à leurs coups de canon.

Où, la France veut la paix, mais elle s'imposera, dès maintenant, toutes les mesures de prudence nécessaires au moment où elle entre en négociations avec l'Allemagne, dont l'âme actuelle n'est que pourriture et ignominie, dont tous les gestes sont commandés par une lâche cupidité, une férocité de bête de proie.

Et ces mesures de prudence prises, le remboursement intégral assuré de toutes les pertes, de tous les dégâts matériels subis par nous au moment de la signature d'un contrat définitif, qui de nous pourrait regretter, s'étonner que notre nation, se succédant à elle-même dans tout un passé de grandeur morale, de dignité chevaleresque, se refuse à imposer aux vaincus, quel que soit le dégoût qu'ils nous inspirent et les humiliations qui souillent pour toujours un peuple, et des conditions matérielles telles qu'il en resterait terrassé pour sa vie à venir ?

Il est certain que, par respect pour la France, dont la beauté sereine illumine l'histoire du monde à travers les siècles, nous devons laisser aux misérables agresseurs de 1914 les moyens de revenir à eux-mêmes, de se régénérer au grand souffle de liberté qui s'élève déjà irrésistible contre

Les Troupes alliées continuent leur poursuite de l'ennemi

Serbes et Grecs réalisent de nouveaux progrès

Amsterdam, 10 Octobre.
La *Neue Freie Presse* apprend que le gouvernement roumain aurait exprimé le désir d'entamer des négociations relatives à la nouvelle solution de la question de la Dobroudja.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —
Paris, 10 Octobre.
Les résultats de la victoire remportée hier par les armées britanniques Horna, Byng et Rawlinson, avec une division américaine et la 1^{re} armée française Debeney commencent à se faire sentir dès aujourd'hui. Je ne craignais pas de me tromper en disant que les résultats seraient considérables. Par eux, on pourra mieux apprécier ce que nous devons à la ténacité britannique, qui a fini par triompher de la résistance ennemie.

En deux jours, les armées alliées ont progressé dans le Cambrai, vers l'Oise, de vingt-cinq kilomètres. Il y a, au fond d'une poche, deux armées allemandes dont le repli est commencé, mais qui n'ira peut-être pas sans casse.

Cependant que les Britanniques remportaient cette victoire à gauche, l'armée Gouraud reprenait à droite les meilleures unités allemandes auxquelles il imposait d'ailleurs une impossible héroïsme, mais les premiers défilés de l'Argonne, la forêt légendaire se trouvant complètement purgée des Boches.

D'une manière générale, on peut dire que la totalité du centre allemand est en danger. On ne peut pas dire que nous visons toutes ses lignes de communication, dont plusieurs sont déjà menacées.

L'Offensive des Alliés

Communiqué officiel anglais
10 Octobre (après-midi).
Hier soir, nos troupes ont continué leur avance, malgré une résistance croissante.

De bonne heure, cette nuit, nos détachements avancés se sont établis à cheval sur la route Cambrai-Le Câteau, à moins de deux milles du Câteau.

Les combats se poursuivent au sud de la route principale, de part et d'autre de Caudry et à l'est de Cambrai, où nous avons réalisé des progrès.

Dans le secteur entre la Scarpe et Lens, nos patrouilles ont progressé et sont en contact avec l'ennemi à l'ouest de la ligne générale Vitry-en-Artois-Izellez-Equerchin-Rouvroy.

Notre avance continue
Paris, 10 Octobre.
Le correspondant de l'agence Reuters télégraphie de Lens, ce matin, que les troupes alliées ont capturé deux canons.

Hier, à 14 heures, le point culminant de l'avance était Bertry, sur la route du Câteau, que les troupes alliées ont occupé, ainsi que deux autres villages possédés par l'ennemi.

Notre avance continue
Paris, 10 Octobre.
Le correspondant de l'agence Reuters télégraphie de Lens, ce matin, que les troupes alliées ont capturé deux canons.

Hier, à 14 heures, le point culminant de l'avance était Bertry, sur la route du Câteau, que les troupes alliées ont occupé, ainsi que deux autres villages possédés par l'ennemi.

EN ALBANIE

Les Italiens repoussent les Austro-Hongrois

Rome, 10 Octobre.
Une note officielle dit : Les opérations en Albanie prennent un développement plus vaste et plus menaçant pour les forces austro-hongroises qui y opèrent encore. Après la libération de la Macédoine par suite de la capitulation bulgare, des colonnes alliées ont passé la frontière orientale d'Albanie dans le but de coopérer avec les troupes italiennes aux opérations contre les forces austro-hongroises.

La Capitulation bulgare

Poursuites contre M. Radoslavoff
Rome, 10 Octobre.
Un télégramme de source bulgare annonce que M. Radoslavoff et plusieurs anciens ministres bulgares vont être poursuivis pour leur programme politique qui entraine la Bulgarie dans la guerre européenne. M. Radoslavoff s'est enfui en Allemagne.

La demande de Paix des Empires du Centre

Quelle va être la réponse de l'Allemagne ?

Des prétentions des Hohenzollern à l'hégémonie, la définitive victoire des démocrates et des peuples libérés.

Le Congrès national du Parti socialiste

Paris, 10 Octobre.
La neuvième séance du Congrès national du parti socialiste est ouverte à 10 h. 30, sous la présidence de M. Marcel Cachin.

La Motion des Majoritaires

Paris, 10 Octobre.
M. Renaudin donne lecture de la motion majoritaire dont voici les points essentiels : « Le Congrès national du parti socialiste a pour objet de discuter la proposition de paix des empires centraux et de la réponse du président Wilson. »

La Motion Kienthalienne

La citoyenne Simonneau donne lecture de la motion kienthalienne. Cette motion est opposée à toute amnistie résolu et à toute amnistie résolu et à toute amnistie résolu.

La Motion de la Minorité

M. Frossard donne lecture de la motion de la minorité. Par cette motion, le parti est partisan de la défense nationale.

Le Désespoir des socialistes allemands

Amsterdam, 10 Octobre.
Le désespoir de l'Allemagne se fait jour sous différents aspects. C'est à l'Allemagne que le Vorwärts s'adresse et que les socialistes de l'Entente, auxquels il dit, en substance :

« La nation allemande et son gouvernement ne demandent pas simplement la paix, mais une chose agréable ou un affaire d'argent, mais les alliés sont prêts à consentir des sacrifices pour l'obtenir, sacrifices que peussent nous adversaires offrir une preuve suffisante de notre bonne foi. »

« Je le connais ; je saurai donc si vous mentez. »
« Monsieur l'abbé, je dis la vérité pure. »
« Cet Anglais vous proposait-il ? »
« Non pas moi, mais un jeune Corse qui était mon compagnon de chaîne. »
« Comment se nommait ce jeune Corse ? »
« C'est un nom de baptême. »
« Il n'en avait pas d'autre, c'était un enfant trouvé. »
« Alors ce jeune homme s'est évadé avec vous ? »
« Oui. »
« Comment cela ? »
« Nous travaillions à Saint-Mandrier, près de Toulon. Connaissez-vous Saint-Mandrier ? »
« Je le connais. »
« Eh bien, pendant qu'on dormait, de midi à une heure. »
« Des forçats qui font la sieste ! Plaignez donc ces gaillards-là, dit l'abbé. »
« Dame, dit Caderousse, on ne peut pas toujours travailler, on n'est pas des chiens. »
« Heureusement pour les chiens, dit Monte-Cristo. »
« Pendant que les autres faisaient donc la sieste, nous nous sommes éloignés un petit peu, nous avons scié nos fers avec une lime que nous avait fait parvenir l'Anglais, et nous nous sommes sauvés à la nage. »
« Et qu'est devenu ce Benedetto ? »
« Je n'en sais rien. »
« Vous devez le savoir cependant. »
« Non, en vérité. Nous nous sommes séparés à Hyères. »
« Et, pour donner plus de poids à ses protestations, Caderousse fit encore un pas vers

Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas été traités avec M. Calmann Lévy, éditeurs, à Paris.

— 290 —

— 290 —

— 290 —

— 290 —

Feuilleton du Petit Provençal du 11 octobre

LE COMTE DE Monte-Cristo

CINQUIÈME PARTIE

All fit signe de la tête qu'il avait compris et qu'il obéissait.

— Je le connais ; je saurai donc si vous mentez.

— 290 —

